



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée N^o 25.

1. Chapeau de crêpe orné de marabouts et de blonde de soie. Chapeau de crêpe orné de fleurs et de blonde de soie 3. Bonnet blonde de soie orné de rubans et de fleurs des champs.



Petit Courrier des Dames
Rue Meslée N^o 25.

Robe de Cote-palis garnie de Biais et de volans, Canexou d'organdie, Chapeau de paille de riz orné de pois de senteur et de rubans de gaze lienture en large rubans.

4127

N^o

CO

S

des

~~~~~

Ce  
dont  
Pa  
Pr

50  
1 f

AU I  
Chez  
St.  
MAR

Chez

Chez

Chez  
Les  
~~~~~

J
pas é



PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N^o 25;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 67;
MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

Quand pour l'humanité le jour n'est point perdu,
Le sommeil est plus doux, la nuit est une fête.
La nuit dépend du jour : un service rendu
Est un doux oreiller pour reposer la tête.

JE ne pourrais citer l'auteur de ce quatrain ; mais qui n'a pas éprouvé la vérité de la pensée qu'il renferme, qui n'a pas

senti, au moins une fois dans sa vie, tout le plaisir qui suit une bonne action ?

M^{me} de Simiane, la plus coquette, la plus élégante et la meilleure des créatures féminines, m'avait confié qu'elle s'occupait mystérieusement d'une toilette dont la grâce et l'originalité devaient désespérer toutes les femmes et attirer l'admiration des hommes. « Eh bien, me dit-elle il y a quelques jours, je vais vous donner une grande preuve d'affection; venez me voir lundi, et je vous promets de vous montrer ma robe, mon chapeau, mon canezout, ma ceinture, etc.; et bien plus encore, je vous permettrai de tout dessiner, pourvu cependant que vous me promettiez de ne donner ces modèles dans votre Journal, que quinze jours après que j'aurai paru avec ma jolie toilette. » Les paroles données, le traité conclu, je me retirai enchantée d'avoir enfin un costume nouveau à offrir à mes abonnées.

L'on pense bien que je fus exacte à me présenter au jour assigné. J'arrivai donc lundi chez M^{me} de Simiane; je la trouvai prête à sortir, et dans une agitation extraordinaire. Sa physionomie vive et piquante avait une expression de gravité et de sensibilité qui ne lui était pas naturelle. Ne voulant pas forcer sa confiance, j'eus l'air de ne pas m'apercevoir de son émotion, et je ne lui parlai d'abord que du sujet de ma visite. « Et la robe nouvelle, lui dis-je, en êtes-vous toujours enchantée? Le chapeau doit être d'un goût parfait, d'après tout ce que vous m'en avez dit, et je viens...—Ma robe! mon chapeau! je tiens tout cela dans ma main, » me dit-elle avec un sourire divin, et me montrant une petite bourse qui contenait une vingtaine de pièces d'or: « Mon amie, ajouta-t-elle, quelle femme pourrait, dans cet instant, disposer de son argent pour satisfaire une fantaisie, tandis que tant de malheureuses victimes languissent dans le désespoir et les larmes?... » Quelques larmes s'échappèrent en même tems de ses jolis yeux, et jamais sa figure ne me parut plus touchante et plus belle. « Cet argent que vous voyez, continua-t-elle, est destiné pour les incendiés de Salins, et puis encore ce manuscrit: il contient trois petites nouvelles; je vais les faire imprimer, et je les ferai vendre au profit de ces infortunés. . . — Quel trait de lumière! quelle heureuse et douce idée, m'écriai-je à mon tour; imitons madame de Simiane; faisons tourner au bénéfice

de l'humanité les sacrifices que l'on voudrait faire à la mode ! »

Nous venons de déposer aujourd'hui chez M^e MORAND, rue Meslée, n^o 38, l'un des notaires désignés pour recevoir les secours donnés aux incendiés de Salins, des quittances en blanc pour douze abonnemens de trois mois; le montant de ces abonnemens est offert aux intéressantes victimes de ce désastre.

Avec quelle exactitude le *Petit Courrier* volera porter l'annonce d'une mode nouvelle! Avec quelle joie ne sera-t-il pas accueilli! Son arrivée rappellera toujours le souvenir d'une bonne action à celle qui le recevra, et nous sommes convaincues que ce plaisir sera bien plus doux encore que celui de contempler le plus gracieux modèle de parure.

Les mousselines imprimées, dites *mousselines-cachemire*, ont la plus grande faveur en ce moment. La bigarrure du dessin des bordures des schalls est parfaitement imitée; la plupart des dessins représentent des petites colonnes torsées.

La pluie ayant forcé les dames à la retraite, on a vu repaître quelques toilettes de salon. Les robes habillées se font toujours en gros de Naples, et jusqu'à présent les corsages sont encore drapés. Nous avons remarqué une disposition nouvelle dans une garniture, dont trois rangs de volans découpés en pointes, étaient placés en remontant, et trois en descendant; au milieu un gros rouleau en satin; chaque pointe des volans découpés autour à l'emporte-pièce.

Les robes en toile unie sont adoptées pour le grand négligé, et très-souvent une dame, trop paresseuse pour changer de toilette, se contente de passer, au moment de sortir, un frais canezout ou un joli fichu-pélerine à pointes, et la voilà dans un costume admissible pour aller au spectacle ou à la promenade.

Les chapeaux en gros de Naples gros vert, avec un voile vert, sont très-bien portés pour aller à la campagne. Une robe de guingamp à très-petits carreaux, rose, bleu ou lilas, compose la toilette champêtre.

Les capotes froncées ayant une chicorée sur le bord de la passe ont eu quelque vogue. Aujourd'hui on donne la même disposition à des chapeaux forme ronde ; les plus nouveaux sont en gros de Naples gris poussière. Des nœuds de rubans nuancés de couleur très-vive, que l'on place dans les crevés de la tête, sont du plus joli effet.

Soit que l'on place des plumes ou des fleurs sur un chapeau de paille, une touffe doit être posée à droite un peu en avant, et une autre à gauche très en arrière et retombant sur la passe.

M. Brisseau jeune, dont nous avons parlé comme fabricant de très-jolis bijoux dorés, et qui demeurait rue du Temple, n° 69, vient de transporter ses ateliers rue Neuve-Saint-Martin, n° 9.

LITTÉRATURE.

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE GUYENNE, par Amédée Thierry (1). Un vol. in-18, prix 2 fr. 50 c. A Paris, chez Lecointe et Durey, libraires, quai des Augustins, n° 49.

Après avoir publié en grande partie la Collection des *Résumés de l'Histoire de tous les peuples*, les libraires Lecointe et Durey se sont proposés d'offrir successivement au public les *Résumés de l'Histoire de France par provinces*, et déjà six de ces Résumés ont paru ; ceux de l'Alsace, du Roussillon, de la Lorraine, de la Picardie, du Dauphiné et de la Guyenne. Nous allons rendre compte de ce dernier, qui mérite une mention particulière.

La province d'Aquitaine ou de Guyenne est une de celles qui, par leur étendue, les guerres dont elles ont été la cause ou le prétexte, les vicissitudes de leur existence politique,

(1) M. Amédée Thierry est frère de M. Augustin Thierry, auteur de *l'Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, dont nous avons rendu compte dans nos numéros des 5 et 10 juillet.

et les malheurs publics et privés qui les ont désolées, se trouvent placées au premier rang dans l'histoire de notre pays. Nulle, peut-être, n'a subi autant de revers et de changemens de fortune; successivement soumise aux Romains, aux Visigoths, aux Francs, ce ne fut qu'au bout de neuf siècles que la Guyenne parvint à secouer le joug étranger, et à être gouvernée par des ducs indépendans; mais cet état de liberté ne dura guère que deux siècles et demi; la Guyenne, après avoir échappé à Louis VII, par suite de son divorce avec Éléonore, passa sous la domination de l'Angleterre, qui la posséda près de trois siècles, et se vit enfin réunie pour toujours à la couronne de France en 1452.

M. Thierry a su choisir avec beaucoup de sagacité, dans les annales de cette province, les faits les plus propres à bien caractériser sa physionomie aux diverses époques de l'histoire, et il les a présentés avec beaucoup d'ordre et de clarté. Sa narration est pleine de pureté et d'élégance, et nous paraît un modèle en ce genre. Il est extrêmement à regretter que le talent de ce jeune historien se soit trouvé resserré dans un cadre aussi étroit; car son livre renferme des vues historiques tout-à-fait neuves, et dont l'importance eût exigé sans doute de plus longs développemens. A ces qualités, M. Thierry joint en outre une âme pleine de sensibilité, de chaleur, et passionnée pour tout ce qui honore et agrandit l'homme; dans un grand nombre de passages, on le voit prendre feu pour des opinions respectables sans doute, mais qui ne lui inspirent autant d'intérêt que parce qu'une foule de maux se sont accumulés sur la tête de ceux qui les ont professées. S'agit-il de raconter les scènes déplorables dont sont remplies les croisades contre les Albigeois? son style s'anime tout-à-coup, et s'empreint des couleurs les plus fortes; mais qui ne frémit comme lui au spectacle de tant de massacres!

Pour donner au reste une idée de la cruauté dont on usait envers les infortunés huguenots, il nous suffira de citer le passage suivant, sans rien ajouter de plus :

« Burcie était alors lieutenant du roi en Guyenne. C'était un homme d'un caractère droit, mais de talens médiocres, accusé de pencher vers les nouvelles doctrines, parce qu'il cherchait à maintenir la paix et l'impartiale exécution des édits. La cour lui envoya, pour le diriger, Montluc, créature

des Guises, soldat féroce et violent. Montluc parcourut toute l'étendue de son gouvernement, accompagné de deux bourreaux qu'il retint en permanence à son service et qu'il surnommait *ses laquais*. Son premier acte d'autorité, tel qu'il le raconte lui-même dans les Mémoires de sa vie, suffira pour faire juger de son administration. Quatre huguenots, dont un était diacre, lui furent dénoncés comme coupables de propos séditieux et insultans pour les catholiques; il donna ordre qu'on les conduisît dans un cimetière où il se rendit pour les interroger. « Comme j'arrivai, dit-il, M. de Fontenilles me présenta les trois et le diacre, tous attachés dans le cimetière, dans lequel il y avait encore le bas d'une croix de pierre que les huguenots avaient rompue, qui pouvait être de deux pieds de haut. Je fis venir les consuls et leur dis qu'ils me dissent la vérité, sous peine de la vie, quels propos ils avaient ouï tenir contre le roi. . . . J'avais les deux bourreaux derrière moi, bien équipés de leurs armes et surtout d'un marassau bien tranchant. De rage je sautai au col de ce Verdier (un des huguenots) et lui dis : O méchant paillard, as-tu bien osé souiller ta méchante langue contre la majesté de ton roi? Il me répondit : Ah ! monsieur, à pécheur miséricorde ! Alors la rage me prit plus que jamais, je le poussai rudement en terre, et son col alla justement sur ce morceau de croix, et dis au bourreau : Frappe, vilain ! Ma parole et son coup furent aussitôt l'un que l'autre, et encore emporta plus de demi-pied de la croix. Je fis pendre les deux autres à un orme qui était tout contre ; et, pourceque le diacre n'avait que dix-huit ans, je ne le voulus faire mourir ; mais lui fis-je bailler tant de coups de fouet aux bourreaux qu'il me fust dit qu'il en était mort au bout de dix ou douze jours après. Et voilà la première exécution que je fis au sortir de ma maison sans sentence ni écriture, car en ces choses j'ai ouï dire qu'il faut commencer par l'exécution. » P. A. T.

VARIÉTÉS.

On voit en ce moment à Groningue un ouvrage extrêmement curieux par sa petitesse, et qui a été exécuté par un

ouvrier tourneur de la petite ville de Staveren, dans la Frise. C'est une table avec son tiroir ouvrant, un buffet avec ses tablettes, quatre chaises à dossiers, une douzaine d'assiettes, six plats, douze cuillers et fourchettes, deux carafes, deux bouteilles, quatre salières, un homme, une femme, un laquais, un chien, un chat, une cage avec son oiseau; le tout en ivoire, et contenu dans un noyau de cerise.

S'il y a des fabricateurs de fausse monnaie, il y en a aussi de fausses médailles antiques. Le fait suivant en est la preuve; c'est à Rome qu'il a eu lieu.

« Depuis quelques mois on entendait, non loin des ruines du temple de Vesta, un bruit sourd que le peuple superstitieux regardait comme le présage de quelque grand malheur. La police se transporta sur les lieux; on creusa, on découvrit un passage souterrain, et l'on saisit un homme qui s'amusa à frapper des médailles à l'effigie de César, de Caracalla, d'Héliogabale, etc. Ce faux-monnoyeur d'un nouveau genre avoua qu'il faisait ce trafic depuis plus de dix ans; et que, grâce à son industrie, les cabinets anglais, allemands et français étaient enrichis d'une quantité considérable de ces fausses pièces. Les lois n'ayant rien statué sur cette espèce de délit, le fabricant d'antiquités fut relâché, après avoir promis de ne plus vendre des *oboles* pour des piastres, ou des *talens* pour des louis d'or. »

(Extrait du journal de Marseille.)

On lit dans le *Boston Statesman* :

« Un de ces singuliers animaux qui ressemblent plus à l'espèce humaine qu'à aucun autre connu, avait été mis à bord du navire *l'Octavia*, venant de Batavia. C'était un orang-outang, ou véritable homme des bois. Il était couvert d'un poil épais et d'une couleur foncée, mais sa peau était fort blanche. Pendant la traversée, il s'est assis fréquemment à table et a pris ses repas avec la même régularité que les êtres de notre espèce. Il donnait quelquefois des preuves de sensibilité, comme s'il comprenait et sentait ce qu'il lui était impossible d'exprimer. Il était âgé de cinq ans, se tenait très-

bien debout, faisait des tours fort drôles, mangeait de toutes sortes d'alimens, avait environ trois pieds de hauteur, et pesait de soixante-quinze à quatre-vingts livres. Il embrassait à notre manière ceux pour qui il avait de l'affection, et leur prenait la main avec toutes les marques d'une tendresse humaine.

» Quelque tems avant l'arrivée du vaisseau, sa santé avait paru décliner; il se plaignait souvent de maux de tête, et à peine l'*Octavia* eut-il jeté l'ancre, qu'il mourut. Cet intéressant animal avait été envoyé par un armateur de Batavia, qui espérait en tirer une somme de vingt mille dollars s'il arrivait heureusement en Angleterre. Un orang-outang semblable avait été vendu à Londres dix mille liv. sterling. »

ANNONCE.

On ne dit pas généralement en France : *La danse n'est pas ce que j'aime*; c'est au contraire un des exercices les plus goûtés dans toutes les classes de la société. Nous croyons donc faire plaisir à nos abonnées, en leur apprenant qu'il vient de paraître au cabinet de musique de A. Meissonnier, boulevard Montmartre, n° 25, après le passage des Panoramas, un quadrille de fort jolies contredanses, arrangées pour piano, et composées par Baudouin pour les fêtes données à la cour à l'occasion du sacre. Exécuté dans les réunions les plus brillantes, aux fêtes de Tivoli, ce quadrille a toujours obtenu le plus brillant succès : quel charme ne va-t-il pas acquérir encore sous les jolis doigts qui l'exécuteront sur le piano.

AVIS TRÈS-ESSENTIEL.

A dater du 15 octobre prochain, les lettres et les abonnemens doivent nous être adressés Boulevard des Italiens, N° 2, près le passage de l'Opéra.

A ce Numéro est jointe la Planche 322.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.